

SE PERDRE OU DISPARAÎTRE

DE LA MÊME AUTRICE

Les Rancœurs et la Terre, Buchet/Chastel, 2023.

Le Silence des repentis, Buchet/Chastel, 2022.

KIMI CUNNINGHAM GRANT

SE PERDRE OU DISPARAÎTRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alice Delarbre

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Nature of Disappearing*
Éditeur original : Minotaur Books
© 2024 by Kimi Cunningham Grant
Publié en accord avec St. Martin's Publishing Group.
Tous droits réservés.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

Les citations de la Bible sont extraites
de la traduction de Louis Segond (1910).
Le poème d'Ellen Bass cité p. 368-369 est une traduction libre
de « *The Thing Is* » paru dans son recueil *Mules of Love*,
BOA Editions Ltd., 2002.

ISBN : 978-2-283-03965-6

Pour ceux d'entre vous qui errent dans un désert

*Il l'a trouvé dans une contrée déserte,
Dans une solitude aux effroyables hurlements ;
Il l'a entouré, il en a pris soin,
Il l'a gardé comme la prunelle de son œil.*

Deutéronome, 32-10

L'Office national de préservation de la nature veille sur un réseau de plus de 45,2 millions d'hectares – soit une surface supérieure à celle de l'État de la Californie, ce terrain public est composé de plus de 803 réserves naturelles sauvages administrées par le gouvernement fédéral au nom du peuple américain. Il s'agit d'endroits uniques où la nature continue à faire la loi, d'endroits où les individus comme vous, poussés par la soif d'aventure, pourront éprouver leur autonomie mais aussi expérimenter la solitude.

Service forestier des États-Unis
sur les réserves naturelles sauvages
administrées par ses soins (septembre 2023)

La fumée teinte le monde en blanc. Elle engloutit l'immense cime des arbres et étouffe le canyon devant. Elle efface intégralement les faces grises majestueuses des Obsidiens, enveloppe la vallée d'un linceul, se faufile dans les ravins. Au milieu de la rivière, Emlyn sent le contact rassurant de l'eau qui presse ses cuissardes contre ses jambes.

Une ombre au-dessus de sa tête. Une silhouette noire qui plonge vers les flots en un éclair, brusque et rapide. Une vive éclaboussure au moment où l'oiseau atteint la surface, avant de remonter, dans un battement d'ailes, sa prise entre ses serres. Un balbuzard. Emlyn regarde son client, qui patauge dans le cours d'eau devant elle. A-t-il vu le rapace ? Certains ont le sentiment que les truites de ces rivières leur appartiennent à eux, non aux oiseaux, et elle a comme l'intuition que ce client entre dans cette catégorie.

John Thomas, c'est son nom. Il a paru lui tenir rigueur des feux de forêt en Californie qui salissent le ciel azuré de l'Idaho, promis par l'organisateur de l'excursion. Plus tôt, alors qu'ils chargeaient du matériel dans le pick-up, il a agité la main en direction de la masse grisâtre au loin,

à l'endroit où se cachaient les Obsidiens, masquées par la fumée, et a dit en se renfrognant :

– Je croyais qu'il y avait des montagnes.

Il était arrivé quatorze minutes plus tôt dans une Aston Martin Vantage bleu canard avec une bande jaune sur le capot. Emlyn s'est efforcée de ne pas l'admirer – ce que tout conducteur de ce genre de bolide attend que l'on fasse et ce qui lui a aussi coûté à elle, l'amatrice de belles voitures. Elle a également dû fournir un effort pour ne pas contempler de façon trop insistante la canne à pêche en bambou fabriquée à la main, d'une valeur de quatre mille six cents dollars, même si elle n'a pas pu se retenir, au bout du compte, d'un commentaire. Elle a enfin fourni un dernier effort pour ne pas le lorgner lui, John Thomas, qui doit avoir dix ans de plus qu'elle, mais qui rayonne de beauté et de vigueur, parfaite illustration de la façon dont l'argent prolonge la jeunesse. Quand il est descendu de son Aston Martin, il lui a tendu une main douce et lui a décoché un sourire d'homme habitué au succès.

– J'ai entendu beaucoup de bien à votre sujet.

À son grand soulagement, elle semble avoir été à la hauteur de sa réputation. Il faut dire que la chance est avec eux. Elle joue toujours un rôle dans l'histoire. Emlyn avait préparé un train de mouches artificielles pour son client – une première couleur pêche sous laquelle elle avait fait des points au marqueur indélébile et une seconde plus petite, rayée, qu'elle avait aussi fabriquée de ses blanches mains. Plus tôt dans la journée, il a attrapé une belle grosse truite brune bien luisante dans une portion de la Salmon ouverte au public. Plus tard, avec une satisfaction non dissimulée, il a pêché un petit omble à tête plate dans un affluent de

la rivière, sur les terres du ranch Henning, où Emlyn est autorisée à emmener ses clients. Statistiques à l'appui, elle lui a dit combien cet exploit était rare et a pris tout un tas de photos avant de relâcher le poisson dans l'eau froide.

C'est un bon métier que celui de guide, et elle le sait. Elle peut évoluer, jour après jour, dans le lieu où elle se sent le plus à l'aise, autrement dit la nature, et plus précisément ce territoire dont elle a la certitude qu'il est le plus beau du pays, sinon du monde. La plupart du temps, elle adore ça. Avec la rivière il n'y a pas de routine, pas d'horloge à surveiller. En revanche il y a la splendeur, la diversité. Toutes sortes de clients la contactent. Certains n'ont jamais utilisé de canne à mouche et, épris de toutes les sublimes descriptions de romans comme *Et au milieu coule une rivière* ou *La Rivière Pourquoi*, ils veulent tenter leur chance. Elle se souvient de sa première impulsion à elle, alors qu'elle regardait son père descendre dans l'eau, assise sur la rive, genoux repliés contre elle. Elle le voyait plisser les yeux, se pencher, puis ferrer le poisson et commencer à le remonter. Il ne se précipitait pas, même si le poisson s'agitait, il prenait toujours son temps.

– Je peux essayer ? a-t-elle demandé un jour.

Il a souri et lui a fait signe de le rejoindre dans l'eau. Celle-ci, froide, a rapidement imbibé ses tennnis en toile. Elle était une petite fille, à l'époque, âgée de onze ans. Pourtant, elle se souvient encore de son désir, de ce sentiment de ne plus pouvoir se contenter de rester assise sur la berge.

Voilà pourquoi, lorsque ses clients, poussés par la fascination et la curiosité, paient un prix ahurissant pour passer la journée à s'initier à cette activité, Emlyn se fait un plaisir de les satisfaire. Elle les prend dans son pick-up et les conduit

sur la 75, en direction du nord. Ils dépassent les sources thermales de Selborne, où les eaux chaudes jaillissent de la terre et déversent leurs flots brûlants le long d'une colline dorée jusqu'à la Salmon. Ils tournent à gauche vers les étangs artificiels, où ses clients ont la place nécessaire pour s'entraîner à lancer la ligne, et où on a entassé tellement de truites que leurs nageoires se touchent presque et qu'elles obscurcissent l'eau transparente. Emlyn n'a rien contre ces journées-là. Pas plus que contre celles où son client est un pêcheur aguerri, simplement venu découvrir la région et les coins à poissons, recueillir quelques conseils sur les mouches à utiliser. Parfois, dans le lot, il y a un John Thomas, de ces abrutis prétentieux souhaitant mettre à l'épreuve une guide locale dont ils ont entendu parler sur Internet. De ces personnes qui ne savent pas réellement apprécier ce bonheur de voir le reste du monde se brouiller et disparaître lorsqu'on est dans l'eau, et qui courent après autre chose de bien moins important. Or aujourd'hui est une de ces journées.

Toute la matinée elle a cherché à trouver l'adjectif qui lui correspond. C'est une habitude, elle identifie celui qui résume une personne : un terme massif et étincelant saisissant l'essence d'un être. Au fond d'elle, elle a envie de croire que les gens sont si complexes qu'un seul mot ne peut pas les définir, qu'ils n'ont pas réellement une essence, mais plusieurs. Ou alors qu'on peut être une chose, puis en changer. Malgré tout, c'est un jeu auquel elle joue. Pourtant, elle a beau se creuser la tête, elle n'a toujours pas trouvé l'adjectif de John Thomas.

Il insiste pour déjeuner au Sunny Creek Lodge, à un peu plus de vingt-deux kilomètres au sud de l'endroit où ils

se trouvent. Emlyn n'a aucune envie de partager un repas avec John Thomas mais, malheureusement, ça fait partie du job. Discuter pour enrichir son carnet d'adresses et donner l'impression au client que cette journée est un moment de partage avec une vieille amie. C'est la seule facette de son travail qui s'apparente vraiment à une corvée pour elle, et la seule pour laquelle elle n'est pas particulièrement douée. D'ailleurs, ça figure plus souvent qu'elle ne veut se l'avouer dans le questionnaire que l'on demande aux clients de remplir à l'issue de l'excursion. Emlyn est jugée froide, peu amicale, mal à l'aise. Autant de caractéristiques qu'elle peut difficilement nier, mais qui ne sont pas moins désagréables à lire. Plus d'une fois, Oliver, son patron, lui a demandé de faire un petit effort, « s'il te plaît ». Et elle essaie, elle essaie sincèrement, toutefois cette tendance à maintenir tout et tout le monde à distance, à voir les autres à travers le filtre de la suspicion, est si profondément enracinée en elle qu'elle n'est pas certaine de pouvoir un jour changer.

Dans la poche zippée de sa salopette cirée, Emlyn a toujours trois objets : un coupe-fil, un flacon d'émulsifiant liquide pour mouches sèches et la petite lampe d'urgence que sa chère amie, Rev, lui a offerte lors de son premier Noël dans la vallée. Elle passe la paume de sa main sur la poche et sent les contours de chacun des objets sous le nylon. Une habitude. Elle laisse ensuite tomber ses mains vers la rivière, effleure sa surface. Comme toujours, l'eau froide lui provoque des fourmillements dans l'annulaire gauche. Une vieille blessure, un souvenir du passé. Et même si elle est enfin installée dans un endroit où elle ne pense plus beaucoup à son ancienne vie, son doigt lui rappelle

parfois tout ce qu'elle avait à une époque. Et tout ce qu'elle n'avait pas.

En amont, John Thomas a encore réussi à remonter un poisson, et il se débat pour le garder dans sa main gauche, puisqu'il tient un téléphone dans l'autre, à bout de bras, pour immortaliser son exploit. Une fois qu'il a remis sa prise en liberté, elle lui fait signe.

La qualité de l'air est mauvaise aujourd'hui, « malsaine » pour reprendre les termes du Service météorologique national, et ces jours-là Oliver demande à ses guides de garder un œil attentif sur les clients : ils peuvent facilement ressentir les effets non seulement de la fumée mais aussi de l'altitude.

– On se passera d'un malaise en pleine rivière, a-t-il dit à son équipe. Surtout que l'hôpital le plus proche est à près de cent trente bornes.

Il y a plusieurs heures maintenant qu'elle fait barboter John Thomas dans l'eau. Ils ont commencé à l'aube et il est presque midi.

Il fait des remous en se rapprochant.

– Truite fardée ? lui demande-t-elle.

– Ouais, répond-il avec un sourire. Énorme, plus de soixante centimètres, je dirais.

Les mots d'Oliver traversent l'esprit d'Emlyn à toute allure. « Fais un petit effort. »

– Joli, dit-elle en se forçant à lui sourire.

Elle ramène sa longue tresse sur le devant de son épaule. Même à cinquante mètres elle a bien vu que le poisson était bien plus petit que ce qu'il prétend.

Le Sunny Creek Lodge n'accepte pas les réservations, mais il y a un petit box, dans le coin sud, que la propriétaire,

Roxy, est souvent disposée à garder pour les guides d'Oliver s'ils la préviennent en amont. C'est un vieil établissement délabré qui penche d'un côté ; ses rondins de bois et son mastic datent d'un autre siècle, mais ils tiennent encore debout.

Même en pleine semaine, à l'heure du déjeuner, il y a une longue queue qui serpente depuis la porte du restaurant jusqu'au gravier du parking – c'est l'été. Roxy et deux serveurs saisonniers s'activent dans une salle qui contient un trop grand nombre de box et de tables, des plateaux rouges posés en équilibre sur leurs épaules. Deux employés supplémentaires sont en cuisine, occupés à faire griller des steaks hachés et tailler des frites dans des pommes de terre de la région, sorties d'immenses sacs en papier kraft.

John Thomas commande un burger végétarien avec piments jalapeños et figes. Après avoir immortalisé son assiette avec son téléphone, il demande à Emlyn de le prendre pendant qu'il la tient à deux mains en souriant. Il considère avec désapprobation le burger qu'elle a choisi, à la viande de bison.

À la fin du repas, elle s'excuse un instant pour aller régler l'addition au comptoir. Elle en profite pour jeter un coup d'œil au petit téléviseur fixé dans un angle, au-dessus du bar, et dont le son est coupé pendant le service de midi. Une chaîne de restauration rapide prévient ses clients d'une importante infection alimentaire à l'E. coli. Une série d'orages estivaux frappent le Midwest. Et un bandeau blanc sur lequel défile un gros titre au bas de l'écran :

Disparition ? Sans nouvelles de deux stars du phénomène « vanlife ».

Emlyn sort son portable de sa poche. Elle écrit à Oliver qu'ils ne vont pas tarder. Elle tend l'addition à Roxy, puis deux billets de vingt dollars, avant de mettre la monnaie dans le vieux bocal qui sert à recueillir les pourboires. Elle range le reçu pour le remettre à son patron plus tard.

Soudain à l'écran apparaît une photo d'une sublime blonde qui ne lui est pas inconnue, appuyée contre une des immenses arches du parc national de Moab, coiffée d'un bonnet rouge, souriante. Suit un autre cliché : la même femme avec le même bonnet, blottie contre un brun costaud, tous deux emmitouflés dans une couverture écossaise aux couleurs vives, les monts de Grand Teton se dressant, immenses, derrière eux. Emlyn se fige. Enfin une dernière photo de la femme, avec des lunettes de soleil, devant un camping-car Mercedes gris, qui tient une poêle en fonte remplie d'une incroyable variété de légumes.

Un frisson remonte le long de la colonne vertébrale d'Emlyn.

Janessa ?

Pas plus tard que la semaine dernière, sa vieille amie l'a appelée alors qu'elle était en plein trek. Elles ont discuté quelques minutes – elles ont échangé des banalités, ce qui est devenu la norme entre elles depuis un moment –, puis Janessa a changé de braquet.

– Je dois te parler de quelque chose.

Pile à ce moment-là, Emlyn est arrivée dans l'un des nombreux endroits de la zone privés de réseau, et la communication a été coupée. Des heures plus tard, quand Emlyn a pu de nouveau téléphoner, elle est tombée directement sur le répondeur de son amie. Elle lui a laissé un message, mais depuis elle n'y a pas vraiment repensé.

Le restaurant résonne du brouhaha du déjeuner : fourchettes qui raclent les assiettes, un bébé qui frappe le plateau de sa chaise haute, une cliente hilare à une table dans le coin.

– Monte le son, souffle-t-elle à Roxy, même si le journal télévisé est passé à un autre sujet.

La restauratrice se penche vers elle, sourcils froncés :

– Pardon, quoi ?

Emlyn agite ses mains tremblantes en direction du téléviseur.

– Les infos, tu peux monter le son ?

Roxy jette son torchon en travers de son épaule et cherche derrière le bar, pousse des verres, entrechoque des bouteilles. À présent à l'écran : un sénateur impliqué dans un scandale. Lorsque Roxy déniche la télécommande, elle l'oriente vers le téléviseur et monte le son. Un client assis juste à côté beugle par-dessus son épaule de couper ces conneries par pitié, il essaie de déjeuner en paix.

Emlyn demande à Roxy :

– Tu as vu le reportage ? Sur le couple qui a disparu ? Tu as entendu quelque chose, leurs noms, n'importe quoi ?

Elle se tamponne la nuque avec son tour de cou.

Roxy finit d'essuyer un verre et le retourne.

– Non, désolée.

– Et tout à l'heure, avant le déjeuner ? Personne n'a mentionné la disparition d'un couple ?

– Non, c'est plutôt animé ici, répond-elle en levant les sourcils.

(L'adjectif de Roxy : *vaillante*.)

Observant Emlyn un peu plus attentivement, elle penche la tête.

- Ça va ?
- Quoi ?
- Assieds-toi une minute, lui dit Roxy en lui indiquant un tabouret libre.

La jeune femme repousse la proposition d'un geste de la main, les yeux rivés sur le bandeau où défilent des informations, à l'affût de précisions. Il ne peut pas s'agir de Janessa, se raisonne-t-elle. Les photos se sont succédé rapidement ; elle n'a eu que quatre ou cinq secondes environ pour les regarder. Et ça fait des années qu'elle n'a pas revu sa vieille amie en chair et en os. *Amie*. Est-ce le bon terme ? Oui, bien sûr. En réalité, « amie » est même un terme presque trop léger. Elles ont été davantage que cela. Des confidentes, des alliées, des sœurs.

Et puis elles sont devenues moins que cela.

Elles se sont éloignées. Janessa a déménagé, elles se sont brouillées. Et elles n'ont jamais eu de véritable explication au sujet de ce qui s'était passé entre elles. Emlyn n'est même pas complètement sûre de l'enchaînement précis des événements. Elle a son idée sur le sujet, bien sûr. Et des regrets. Combien de fois a-t-elle imaginé d'autres issues en se lamentant : et si les choses s'étaient déroulées différemment, et si Tyler ne l'avait pas oubliée dans la forêt, et si elle avait écouté Janessa dès le début, et si, et si ?

Emlyn a espéré qu'elles pourraient toutes deux essayer de se racheter, elle aurait aimé rebâtir leur relation. De son point de vue, c'est d'ailleurs ce qu'elles faisaient peu à peu. Après une période de silence, Janessa et elle ont pris l'habitude de s'appeler de temps à autre. Elles s'envoient des cartes pour leur anniversaire et pour la Saint-Valentin,

qu'elles s'amuse à tourner en dérision. Janessa lui a même posté un cadeau de Noël : un baume à lèvres, du thé sophistiqué, des biscuits dans une jolie boîte en métal.

Quoi qu'il en soit, ça n'a plus jamais été pareil entre elles depuis ce fameux été, il y a cinq ans.

Emlyn tend la main vers le bar, rouge, et l'agrippe.

John Thomas se lève de la banquette, la rejoint d'un pas traînant et se place beaucoup trop près d'elle.

– On y va ?

Elle cligne des yeux, peine à se resituer dans l'instant présent.

Il décoche un immense sourire à Roxy.

– Le burger était délicieux, dit-il avant d'étudier son reflet dans le miroir derrière le comptoir.

– Condescendant, dit Emlyn à voix haute.

L'adjectif lui est venu brusquement : « dédaigneux, qui se montre hautain avec les autres. »

– Pardon ? lance John Thomas en se détournant du miroir.

Emlyn rougit et lui montre le téléviseur.

– Ce journaliste, dit-elle.

Sur le trajet du retour à la boutique de pêche, John Thomas regarde son téléphone portable et se plaint du mauvais réseau. Il reparle de son omble et de la prise de l'énorme truite fardée sur laquelle s'est conclue leur partie de pêche. Emlyn essaie de lui prêter une oreille suffisamment attentive pour ne pas paraître grossière, mais son cerveau est en ébullition et s'échauffe.

Il s'agit de deux histoires sans rapport, se dit-elle. Janessa n'a pas disparu, Janessa ne vivrait pas dans un camping-car,

Janessa ne publierait pas de photos dévoilant des détails intimes de sa vie au monde entier.

Sauf que si. Elle pourrait très bien.

Il y a tellement de détails de son existence qu'Emlyn ne connaît plus.

Lorsque, de retour à Heart, ils finissent par se garer sur le parking, Emlyn descend du pick-up et serre la main de John Thomas. Il veut faire une photo avec elle, qu'il publiera sans aucun doute en ligne, en identifiant la boutique avec un hashtag. C'est la raison de vivre d'Oliver : son affaire a connu un véritable essor depuis qu'une star de cinéma a tagué la boutique il y a deux ans, ce qu'il rappelle aux guides chaque année en juin. Emlyn a envie de refuser. Elle n'a jamais aimé l'idée que les gens exposent dans le moindre détail leur vie (et par extension la sienne) au monde entier. Pourtant elle se rappelle qu'il va ensuite remplir un questionnaire, qu'elle est censée avoir une évaluation le mois prochain, et elle accepte. Elle penche sa tête vers celle de John Thomas et se force à sourire pendant qu'il prend la photo, puis elle lui dit, avec autant de sincérité qu'elle en est capable.

– Ça m'a fait bien plaisir, cette journée.

Après toute son histoire avec Tyler, après que la mort était venue lécher sa porte, après qu'elle s'était laissée attirer vers celle-ci avant finalement de décider de s'en éloigner, Emlyn a conclu un pacte avec elle-même : une rupture totale était nécessaire. Une séparation nette, froide et fracassante. Il n'existait aucun juste milieu, il n'était pas question de garder un pied dans son ancienne vie et un autre dans sa nouvelle. La seule solution, c'était de changer de peau, jusqu'à la dernière petite cellule, puis de s'en laisser repousser une nouvelle. Elle n'a pas dit à Tyler où elle se trouvait. Elle n'a pas décroché lorsque lui ou des connaissances communes ont cherché à la joindre. Elle n'a pas fait la moindre recherche en ligne sur lui. Elle n'a pensé ni à lui ni à la vie qu'ils avaient partagée. Enfin, elle a essayé. Elle ne vit pas très loin de l'endroit où ils ont habité ensemble – à une heure et demie de route –, et elle est encore plus près du chalet de Patten Lake, qui appartient aux parents de Tyler et où ils ont passé des vacances ou des week-ends. Pour se construire une nouvelle vie, elle devait avant tout se fixer des limites, et des limites strictes.

Avec Janessa, elle a fait une exception. Sans elle, Emlyn pourrait bien être morte.

À présent, assise derrière le volant de son pick-up sur le parking de la boutique de pêche, elle déverrouille son téléphone pour saisir le nom de Janessa dans le moteur de recherche. Apparaît aussitôt le gros titre de CNN, et elle clique sur le lien. Les photos qu'elle a déjà vues sur le téléviseur du restaurant surgissent sur son petit écran. Elle fixe ces images, intègre la terrible réalité : il s'agit bien de sa vieille amie. L'appréhension vient se loger dans sa gorge, le portable tremble dans ses mains. L'article est bref. La « petite chérie des réseaux sociaux » n'a rien publié depuis près d'une semaine, ses amis et sa famille n'ont pas reçu de nouvelles. C'est tout. Emlyn compose le numéro de Janessa. Elle bascule directement sur le répondeur. Après avoir raccroché, elle fait défiler la liste de ses appels entrants récents. Oliver, Rev, John Thomas, encore Oliver. Et là. Janessa. Emlyn compte les jours et constate que leur conversation interrompue remonte très exactement à une semaine. Une angoisse brûlante écume sur sa peau. Elle lance le téléphone sur le siège passager, démarre et prend la direction de chez elle.

Son chez-elle, actuellement, se trouve à un peu moins de dix kilomètres sur une route de terre qui débute à six bons kilomètres du nord de la ville. Elle y est installée depuis un moment, dans sa caravane Airstream, et il faut bien dire que c'est magnifique, qu'elle aimerait beaucoup ne jamais avoir à partir. Elle prend une douche express, puis remplit la bouilloire avec l'eau d'un pichet en plastique. Elle soulève le bas de son lit pour sortir son arc du compartiment de

rangement. Elle prend ensuite une tasse émaillée dans le placard, bleue à mouchetures blanches, et elle se prépare un thé. Y a-t-il quelque chose à faire ? Appeler la police ? Laisser son numéro de téléphone dans la section commentaires du site Internet de CNN ? Elle coupe le feu sous la bouilloire et prend appui contre la petite table à manger le temps de faire aller et venir le sachet de thé dans sa tasse, de regarder l'eau se colorer peu à peu.

Durant l'après-midi, un vent venu du nord a chassé la fumée vers le sud, et à présent le soleil brille dans le ciel. Les Obsidiens sont réapparues : noires, austères, ourlées de blanc. Les couleurs émergent dans la vallée, verts et ors, et la lumière embrase le monde.

Emlyn sort de son Airstream avec son thé. Elle observe la topographie, à l'affût. C'est une habitude. Elle est chez elle ici maintenant, dans ce magnifique paysage sauvage, et il n'y a pas grand-chose pour l'effrayer. Des loups sont présents dans la zone – elle en a vu un une fois, sur les images d'une caméra de chasse qu'elle a installée à l'ouverture de la saison, et elle les entend souvent la nuit –, mais ils sont peu nombreux, fuyants et ne représentent pas de menace. Les ours bruns ne sont pas rares, cependant on peut les repérer à distance ici avec les petits massifs d'armoises tridentées, et elle veille à ne jamais laisser de nourriture sortie. Les pumas, eux, sont une autre paire de manches. Leurs attaques sont extrêmement inhabituelles, mais elle préfère être prudente.

Le vent qui a chassé la fumée de la vallée agite maintenant l'auvent de la caravane. Elle enveloppe la tasse de ses dix doigts, respire l'odeur d'armoise puis s'affale sur une chaise de camping pliable. Elle ressort son téléphone pour écrire un rapide texto à Janessa. *Est-ce que tout va*

bien ? Elle l'envoie, avant de poser son portable et son thé sur les marches de l'Airstream. Elle sort l'arc de son étui. À vingt mètres se trouve la cible qu'elle a installée. Elle se positionne, les pieds écartés à largeur d'épaules et tend la corde. Le bout de ses doigts effleure la commissure de sa bouche. Elle s'entraîne depuis le début de l'été, elle travaille sa puissance pour atteindre la force de traction conseillée, de cinquante livres. Elle a déjà participé à des sorties guidées, mais, pour la première fois depuis son arrivée dans la vallée, elle a réussi à obtenir un permis pour chasser le wapiti, et elle peut donc s'y aventurer seule cette année. Elle a pour projet d'en abattre un, ou du moins d'avoir la force nécessaire pour s'y essayer. Un gibier de cette taille leur fournirait, à Rev et à elle, de quoi manger pendant douze mois, et l'idée qu'elle puisse en être capable, qu'elle puisse, dans une faible mesure, remercier Rev pour tout ce qu'elle a fait ces trois dernières années a poussé Emlyn à redoubler d'efforts depuis le début de la fonte des neiges.

Elle n'a pas encore tiré sa première volée de flèches lorsqu'elle l'entend : le crissement distant des pneus qui roulent sur le gravier, le bruit poussif d'un moteur qui monte la côte. Une voiture. Elle se retourne et regarde un nuage de poussière se former au loin, s'élever vers le ciel. Des randonneurs, peut-être. À un kilomètre et demi de là se trouve le point de départ d'un sentier. Ou pourquoi pas des campeurs, à la recherche d'un bon emplacement, au calme et avec une belle vue. Elle encoche une nouvelle flèche, arme la corde, expire, relâche.

Enfin une jeep blanche apparaît à la sortie du virage, ralentit et vient se garder devant la caravane. Varden. Les

mains toujours sur le volant, il lève un index. *Honorable*, c'est son adjectif, et pas dans le sens de « correct » ou d'« acceptable » – qui ne lui conviendraient pas du tout –, mais bien dans celui de « conforme aux normes de bonté, d'intégrité et d'honneur ». Voilà une définition qui résume Varden à la perfection.

– Emlyn, dit-il en descendant de son véhicule.

Il porte sa tenue habituelle, celle du service forestier : pantalon vert foncé raide, chemise d'un gris tirant sur le vert aussi raide. Son nom est écrit en lettres dorées sur le badge épinglé à sa poche poitrine.

– Varden, répond-elle avec un sourire.

Il s'adosse à sa jeep et croise ses bras sur son torse.

– Tu tires à quelle puissance ?

– J'en suis à quarante-six livres. Pas encore assez.

– C'est déjà bien. Très bien.

Il retire sa casquette et la pose sur le capot.

– Tu vas y arriver, je n'ai aucun doute. Quand tu as décidé quelque chose, rien ne peut t'arrêter.

À ce compliment, le cœur d'Emlyn se met à tambouriner.

– Merci.

– Tu continues à faire tes pompes ?

– Bien sûr. Et toi ?

Il hoche la tête. Ils ont commencé à s'y mettre ensemble, l'hiver précédent.

– J'ai l'impression que c'était une bonne volée, dit-il avec un geste en direction de la cible, où les quatre flèches d'Emlyn forment un petit cercle régulier.

Elle range l'arc dans son étui et prend sa tasse de thé.

– Je te sers quelque chose ?

– Pas aujourd'hui, merci.